

Giada Pistilli, Michel Puech

Introduction

La pensée critique a-t-elle quelque chose à dire à la technologie? Quelque chose de constructif?

Nous nous posons la question, en fonction de notre expérience mixte de la recherche en philosophie et du travail en entreprise. Nous ne sommes pas sûrs d'être parvenus à une réponse. Nous avons essayé de susciter des articles et de lancer une conversation, via l'association *Filosofia in Movimento*, sur le thème "technologie et pensée critique constructive". Ce numéro recueille les articles issus de cette démarche. Nous suggérons une liste de thèmes: pourquoi les intellectuels technophobes sont-ils dominants? Comment construire l'acceptabilité sociétale de nouvelles technologies? L'Internet est-il un outil de pensée critique? Les intelligences artificielles peuvent-elles fonctionner comme médiateurs d'une conversation critique? Quelle voie moyenne entre utopie technophile et dystopie technophobe? Que nous apprend la science-fiction comme "bac à sable" de pensée critique sur la technologie? Faut-il politiser ou dépolitiser la technologie? Certaines de ces questions ont reçu des réponses directes, d'autres indirectes, et certaines n'ont trouvé aucun écho, ce qui pourrait être significatif aussi.

La lecture des articles soumis nous a rassuré sur le potentiel critique des sciences humaines envers la modernité, notamment les relations de pouvoir et d'aliénation, elle confirme la possibilité essentielle d'articuler réflexion critique et propositions constructives. Pourtant la critique technophobe reste prééminente, à partir d'un corpus de références consensuel mais qui est à la fois restreint et daté. Il s'agissait quand même d'éviter la production académique au sens de scolastique, convenue, sur les schémas qui dominaient il y a un demi-siècle: y sommes-nous parvenus?

Une posture d'engagement positif est pourtant possible: l'une d'entre nous la pratique comme éthicienne intégrée en entreprise dans le travail de programmation d'agents conversationnels. Plusieurs des articles de ce recueil articulent pensée critique et propositions constructives comme nous le demandions. Cette attitude semble prédominer chez les auteurs qui ont une connaissance de première main des technologies dont ils

parlent. Peut-être s'agit-il d'un biais d'autojustification des technologies dont ils sont acteurs, mais ce n'est pas le cas général: nous pensons plutôt que c'est au-dessus d'un seuil donné de compétence technique qu'on devient capable de parler de "la chose même" sans se réfugier dans les narratifs préexistants et capable d'imaginer "la prochaine étape" (*next step*) dans le sens de la marche.

Nous livrons au lecteur les articles de ce volume comme autant d'occasions d'évaluer par lui-même la capacité constructive de la pensée critique lorsqu'elle s'applique aux technologies contemporaines.

La diversité des cultures nationales fournit à ce volume une bonne diversité, nos auteurs sont Français (A. Bretel, M. Gibert – de Montréal, G. Lecerf, P. Lévy – de Montréal, G. Lucchini-Moyal, M. Puech, A.-L. Thessard), Italiens (E. Panai, G. Pistilli), Litوانيens (I. Kalpokas, J. Kalpokiene), Autrichien (Z. Daus), Colombienne (L. Dias).

Alexandre Bretel part des penseurs de la technique allemande du XXe siècle pour s'interroger sur l'éthique de l'Intelligence Artificielle (IA) en évoquant en particulier les questions de responsabilité. Gilles Lecerf reste inspiré par les philosophies allemandes de la "honte prométhéenne", la perte de valeur ressentie par l'humain face aux performances de ses propres créations et il rencontre lui aussi la question de la responsabilité, en passant par le projet prométhéen concret d'un Elon Musk. Ignas Kalpokas et Julija Kalpokiene s'inquiètent du remplacement des acteurs politiques traditionnels par des agents numériques. Leslye Dias se préoccupe de la perte de compétences du personnel médical en conséquence de l'informatisation du secteur et surtout de l'usage des IA: le gain d'efficacité se paie en perte de savoir-faire et d'expertise (*deskilling*). Gabriel Lucchini-Moyal montre comment dans le domaine de l'assurance le principe central de mutualité dans le partage du risque est mis en danger par les possibilités prédictives de la génétique, source de possibles discriminations contre lesquelles il est difficile d'argumenter en pratique. Pierre Lévy propose pour la sémantique de l'IA un métalangage de l'économie de l'information. Martin Gibert relève le défi d'une idée apparemment extrême, automatiser les théories morales, en montrant que nos théories morales telles qu'elles existent en pratique correspondent chacune à une technique d'IA particulière. Anne-Laure Thessard interprète la robotisation du travail comme une forme de compétition symbolique entre les espèces et renouvelle la question de la menace qu'elle représenterait pour l'espèce humaine si elle dépassait sa logique initiale de service de l'humain. Zachary Daus envisage la relation réciproque entre humain et robot à partir de la notion de vulnérabilité et il propose de construire une interaction humain-machine qui intègre une vulnérabilité mutuelle et permette une autonomie relationnelle. Enrico Panai demande aux organisations humaines et plus particulièrement à l'industrie de l'IA d'inté-

grer fonctionnellement, en interne, un responsable de l'éthique des data dont il définit la mission et le domaine d'action. Michel Puech affirme que la domination apparente par l'informatique n'est que la partie visible et la phase actuelle d'une domination par la bureaucratie qui est la vraie forme du pouvoir contemporain. Giada Pistilli s'appuie sur l'expérimentation de terrain avec un agent conversationnel (*chatbot*) pour démontrer que les connaissances et les pratiques de ces administrations peuvent être repensées.